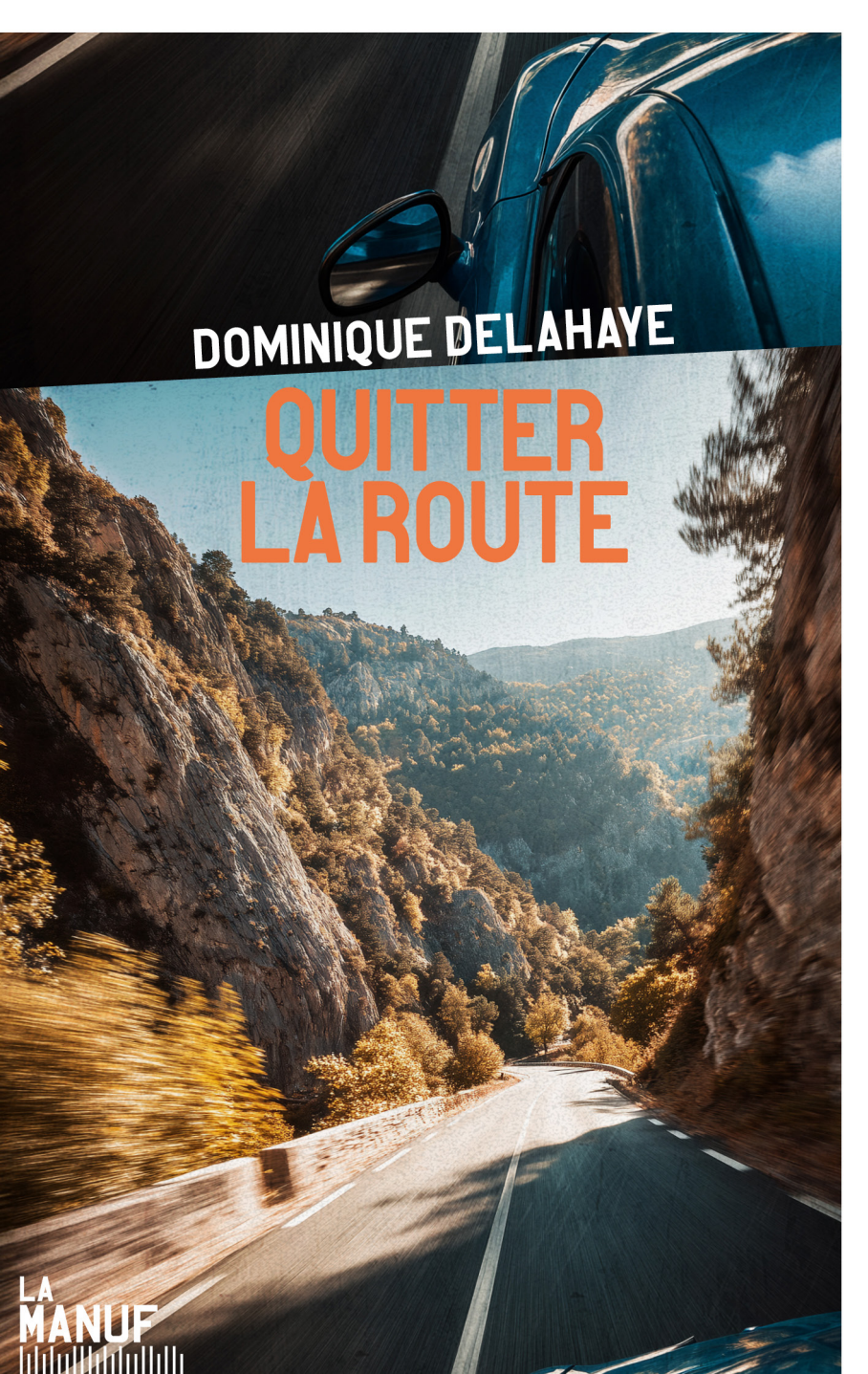


A high-angle, first-person perspective from the driver's seat of a blue car. The car's side mirror and part of its body are visible in the upper right. The road is a two-lane asphalt road with white dashed lines, curving through a deep valley. The valley is filled with dense green and yellow trees, and steep, rocky cliffs rise on either side. The sky is a clear, pale blue. The overall mood is one of adventure and freedom.

DOMINIQUE DELAHAYE

QUITTER LA ROUTE

QUITTER LA ROUTE

DOMINIQUE DELAHAYE

QUITTER LA ROUTE

LA
MANUF

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos noms et adresse, en citant ce livre à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 9782385533465

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Je crois que l'automobile est aujourd'hui l'équivalent assez exact des grandes cathédrales gothiques : je veux dire une grande création d'époque, conçue passionnément par des artistes inconnus, consommée dans son image, sinon dans son usage, par un peuple entier qui s'approprie en elle un objet parfaitement magique. »

Roland Barthes, *Mythologies*

« Tel est notre destin : le désordre, les drames dans lesquels les autres nous entraînent ou que nous créons nous-mêmes font partie intégrante de la condition humaine. Comme la tragédie, qui nous guette sans cesse au tournant. »

Douglas Kennedy,
Les Charmes discrets de la vie conjugale

« Les gens normaux ne sont pas comme nous, c'est ce qui les rend si différents. »

Pascal Garnier, *Flux*

1.

17 juin 2025

– Comment faire sans ?

Mehdi avait écouté l'agent immobilier d'une oreille distraite.

– Même à Nice. Je ne dis pas. Il y a les transports en commun, mais franchement, quand on voit ce qu'on voit, on n'a pas vraiment envie de prendre le bus. Les pistes cyclables aussi, il y en a, mais c'est dangereux. Non, vous voyez, la voiture, en tout cas, c'est mon avis, ça reste indispensable, quoi qu'on en dise. Alors vraiment, je crois que vous avez bien fait de prendre un appartement avec garage. C'est un peu plus cher, mais c'est un investissement que vous ne regretterez pas. Et de vous à moi, dans ce genre de quartier, ça se revend beaucoup mieux.

Le dernier échange téléphonique avec l'agence immobilière datait d'une quinzaine de jours. Il va falloir que Mehdi pense à rappeler pour confirmer son arrivée. Il se sent reposé. Assez décontracté, malgré cette douleur à l'estomac. Il s'est réveillé avec le jour. Il a jeté un coup d'œil à ses mocassins sales à côté du lit. Il n'y a que dans

les contes de fées que des petits lutins viennent cirer les godasses pendant la nuit, entre autres chimères. Mehdi ne croit plus aux contes de fées. Il s'est aperçu avant de se coucher qu'il était en panne de cirage. Plus exactement, qu'il avait oublié sa boîte de cirage dans la chambre du motel qu'il avait louée la veille. Il est pourtant persuadé de l'avoir rangée dans le petit sac qui ne le quitte jamais, glissée comme d'habitude dans le gant de toilette usagé avec lequel il enduit ses chaussures. Un léger tic agite sa joue, juste au-dessous de son œil. Après tout, il n'est peut-être pas aussi détendu qu'il n'y paraît. Oublier le cirage, jamais il n'aurait pensé que ça pourrait lui arriver.

Après une douche rapide, il a quitté sa chambre sans croiser personne dans les couloirs du motel. Il espérait qu'avec un peu de chance, il en serait de même au supermarché du bourg. Mais, un bon quart d'heure avant que le personnel ne lève la grille d'acier, il y a cinq clients plantés devant l'entrée. Un couple de vieux que l'ennui a déjà jeté hors de chez eux, deux vétérans punks au faciès buriné par la bière et une maman en route pour l'école. Elle doit avoir oublié d'acheter le goûter de son même qui tambourine la vitrine avec impatience. Un vigile est venu actionner le déblocage des portes en bâillant. Mehdi a foncé au rayon droguerie. Cirer ses godasses sans les enlever, au milieu d'un parking, avec un produit bas de gamme, ça n'a rien à voir avec son rite du soir. Pas le temps de les laisser sécher. Aucune chance de faire correctement briller le cuir. Autant dire un entretien ni fait ni à faire. Malgré tout, il s'est senti mieux quand il s'est redressé. Au point de retourner au magasin pour acheter deux croissants et un café au distributeur, dans

le hall du centre commercial. Une dizaine de bornes plus loin, calé au volant de son Alpine, il retrouve une forme de sérénité. Le moteur ronronne et les platanes de la nationale 7 défilent invariablement de chaque côté de la route. Les averses se succèdent à un rythme régulier, mais Mehdi à l'impression que l'embellie n'est pas loin. Il se dit que finalement c'est la première fois qu'il fait un si long trajet avec son AS 110. Jusqu'alors, il ne s'en était servi que pour faire des courses de côte, ou des petites balades dans la vallée de Chevreuse, ou au bois de Boulogne. Pour se rendre sur le lieu des compétitions, il mettait la voiture sur un plateau, qu'il tirait avec sa R25, fidèle à la marque au losange.

Il tapote légèrement sur le volant en souriant. Il est venu plusieurs fois dans la région pour la course de Dunières. Il se souvient tout particulièrement de celle de mille neuf cent quatre-vingt-deux, en juillet. Il possédait l'Alpine depuis trois ans. Il l'avait bien en main déjà, avec une quarantaine de courses à son actif. Il ne faisait pas bon circuler sur la « route des vacances » à cette période de l'année. Il s'était tapé les trois kilomètres du bouchon de La Palisse. La R25 commençait même à chauffer, entre le goudron qui devenait gluant et le soleil qui tapait dur sur les carrosseries. À l'époque on s'imaginait que c'était un été caniculaire. Il avait pris son mal en patience, écoutant Europe 1 d'une oreille distraite. Il avait anticipé en prenant une journée d'avance sur la date de la convocation pour la course et l'Alpine était à l'abri sous sa bâche. Tout était sous contrôle. Un beau souvenir. Une de ses plus belles courses et un de ses plus beaux résultats. Finir troisième à une poignée de

secondes de l'intouchable Marcel Tarrès, c'était presque un exploit. Mehdi avait pourtant remporté quelques trophées, mais quand la concurrence était moins rude, le plateau de pilotes moins relevé. Tarrès avait aussi commencé sur une Alpine AS 110, pratiquement en même temps que lui. À cette époque-là, Tarrès gagnait sa croûte comme conducteur d'engins. Mehdi se dit en soupirant que c'est peut-être ça qu'il aurait dû faire, finalement. Conducteur d'engins. Ça lui aurait sûrement évité pas mal d'emmerdements. Dans les années quatre-vingt, Tarrès était passé sur Martini MK28-BMW. Une monoplace puissante avec un aileron qui la collait au sol. En plus d'avoir la meilleure machine, Tarrès avait des nerfs solides et il était d'une habileté diabolique un volant entre les mains. Des courbes parfaites, des freinages millimétrés et des accélérations foudroyantes lui permettaient de mettre à distance la concurrence qui avait presque fini par se résigner. On se disputait les places d'honneur derrière « L'aigle des montages », comme la presse l'avait surnommé. Il avait tout raflé, toutes les courses prestigieuses. Il collectionnait les titres de champion. Si l'on filait la métaphore des volatiles Mehdi, lui, était à peine une buse, ce qui n'était déjà pas si mal. Il sourit. Oui, pour ce qui était d'être une buse, il était vraiment une buse.

Mehdi ouvre la boîte à gants et attrape sa paire de Ray-Ban. Le bleu gagne du terrain entre les nuages et la lumière monte en intensité. Il rétrograde en souplesse pour passer le dernier rond-point à la sortie de Moulins et reprend la direction de Varennes-sur-Allier, où il a l'intention de déjeuner.

Sur le bord de la route, assise sur sa valise, une jeune femme tend le pouce vers sa voiture, en fumant une cigarette. Mentalement, Mehdi note qu'il est tôt pour tenter sa chance en stop, que la valise serait entrée dans le minuscule coffre avant de l'Alpine et que l'odeur de tabac doit s'être incrustée dans les cheveux et les vêtements de la gamine. En passant devant elle au ralenti tout en négociant sa sortie du rond-point, il se rend compte qu'elle n'est pas si jeune que ça. Il parie pour une petite quarantaine, avant d'accélérer.

Il gare l'Alpine sur la place centrale de Varennes-sur-Allier, pas très loin de la fontaine. Il n'aime pas s'écarter de son bolide vintage malgré l'alarme qu'il a installée, mais il a besoin de marcher un peu. Le calme de ces petites villes de province lui a toujours plus ou moins foutu le cafard. De son enfance à Nanterre, il a gardé le goût du grouillement, d'une humanité envahissante, exigeant une présence au monde permanente, une capacité de réaction rapide, une attention toujours en éveil.

Le thermomètre atteint des sommets et la température a vidé les rues. On se claquemure chez soi en espérant un peu de fraîcheur derrière les fenêtres aveugles. Le silence le perturbe. Il n'aime pas le silence. C'est peut-être une des raisons qui ont fait de lui un conducteur. Les berges de l'Allier sont charmantes, c'est-à-dire sans grand intérêt. Mehdi pousse jusqu'au pont qui enjambe la rivière. Un peu plus loin, sous un saule, deux pêcheurs ont planté leurs pliants. Ils ont l'immobilité d'une statue. C'est à peine si le flotteur de leur ligne dessine des ronds dans l'eau sombre. Mais brusquement, d'un coup sec du poignet, l'un des deux types relève sa canne. Un gardon se balance au

bout de l'hameçon, étincelant de vie dans le soleil. Sans qu'il comprenne trop pourquoi, les gesticulations désespérées du poisson et le calme massif du pêcheur qui le saisit dans sa main droite, attristent Mehdi. Il décide de retourner vers la ville pour s'acheter *L'Équipe*.

Mehdi plie le journal et le pose sur le banc à côté de lui. Le PSG a gagné la Ligue des champions depuis un moment déjà, mais les journalistes continuent à tartiner sur l'événement. Saint-Étienne redescend en deuxième division et les petits frenchies se sont fait sans surprise dérouiller les uns après les autres à Roland-Garros. Mehdi s'en fout, car il y a une bonne nouvelle côté rallye. Sébastien Ogier est deuxième du championnat du monde. Huit fois champion sur trois voitures différentes, celui-là, c'est un vrai cador. Mehdi étire ses jambes et respire à fond. Il sort une petite boîte de la poche de son blouson de toile et avale rapidement deux comprimés. Sur la place de l'Hôtel de Ville, un restaurant propose un menu classique. En fait, Mehdi ne lit pas les menus. Il n'a jamais été un gros mangeur, mais depuis quelques mois, c'est vraiment difficile. Ses crispations récurrentes de l'estomac lui coupent l'appétit. Il pousse la porte vitrée et s'installe dans la petite véranda. La salle est vide, mais des odeurs de viande mijotée flottent dans l'air. Au-dessus du comptoir, un cadre avec une photo dédicacée d'un jeune couple : Christopher et Anaïs.

La patronne, la jeune femme de la photo, ne tarde pas à sortir de la cuisine. Elle se dirige vers le bar, mais change de direction quand elle aperçoit Mehdi et attrape un menu au passage.

– Cette table vous convient, sinon il y a aussi de la place à l'intérieur ?

– Ça me va, tant qu'on est à l'ombre, c'est supportable.

– Comme vous voulez. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– Est-ce que je peux avoir un steak haché et des pâtes ?

Le sourire de la patronne se fige. Elle explique à Mehdi, que c'est plutôt le menu enfant. Mehdi n'a pas envie de discuter. Il propose de payer son assiette au prix du plat du jour et commande une bouteille d'eau gazeuse. La patronne retrouve le sourire et s'éloigne. Mehdi la rappelle pour lui demander s'il y a moyen de téléphoner. La jeune femme donne d'abord l'impression de ne pas comprendre la question. Mehdi se force à sourire.

– Avez-vous un téléphone fixe ?

– Vous n'avez pas de...

– Non, je n'ai pas de...

La patronne lui dit qu'il a de la chance, que les propriétaires précédents tenaient l'établissement depuis une trentaine d'années. Ils avaient un fixe et même un fax avec lequel ils échangeaient avec les fournisseurs. Avec les travaux, la mise en route de la nouvelle cuisine, ils n'ont pas encore trouvé le temps de s'en débarrasser.

Mehdi est seul au bout du comptoir. Ça finit par décrocher.

– Bonjour. Monsieur Molinès à l'appareil.

– Bonjour.

– C'est pour vous dire que je devrais arriver à Nice mercredi dans la journée.

Le type a sa voix et ses intonations d'agent immobilier. Le débit rapide de celui qui a tant de bonnes nouvelles

à annoncer à son client, avec des phrases toutes faites dont il a appris à gommer toutes les aspérités. Il s'efforce de les charger d'une complicité qui ne trompe personne. En tout cas, pas Mehdi. Le type lui explique qu'ils ont suivi précisément ses instructions. Le ménage a été fait. Le linge de maison a été réassorti et les consommables nécessaires à l'installation, achetés. Il enchaîne en disant que le temps est magnifique, qu'un souffle d'air marin rend la canicule moins pesante que dans l'arrière-pays et que la vie dans son nouvel appartement, à deux pas de la promenade des Anglais, s'annonce...

– Merci, je passerai chercher les clefs dès mon arrivée à Nice.

Mehdi a repris le volant. Deux jours pour descendre à Nice. Rien ne presse. Il a pris le temps de faire une sieste sur sa couverture, au bord de la rivière. Un sommeil lourd, sans rêves. Il s'est réveillé en sueur, malgré l'ombre des arbres, la bouche pâteuse. Le ciel a viré au gris sombre, encombré de nuages descendus du Forez voisin. L'air s'est comme chargé d'une moiteur de serre, d'une touffeur lourde. En sortant de Varennes-sur-Allier, il voit de nouveau l'auto-stoppeuse. Toujours la clope au bec. Elle a juste enlevé sa veste en jean. Ses cheveux sont collés par mèches et sa chemise est assombrie par la transpiration ou par la pluie. Elle a dû ramasser une ou deux belles averses. Mais rien dans son attitude ne laisse imaginer qu'elles ont douché son moral. Son bras tendu est aussi ferme et son regard aussi absent quand il passe devant elle, sans même tourner la tête.

2.

17 juin 2025

Debout au carrefour, près de l'abri vétuste en plaques de béton de la ligne de cars, Audrey regarde la voiture s'éloigner sur la route qui s'enfonce au milieu des champs. Elle finit par disparaître derrière un petit bois hirsute. Une brume de chaleur flotte au-dessus des prés, rendant l'horizon aussi flou et incertain que son avenir. Elle soupire. Elle a espéré jusqu'au dernier moment. La conductrice avait l'air désolé de ne pas la conduire jusqu'à l'hôtel. Elle ne change pas son itinéraire quotidien. Elle n' imagine simplement pas que ce soit possible. De plus, elle revenait de sa permanence au Secours populaire. Autant dire qu'elle avait validé sa journée de bonnes actions. Malgré sa fatigue, Audrey l'a écoutée en essayant d'avoir l'air intéressé. Elle lui a raconté sa vie. Son mari est décédé trois ans auparavant, à peine à la retraite. Et depuis, sa petite maison, son jardin et son engagement humanitaire emplissent sa vie. Audrey sent qu'elle profite de toutes les occasions pour parler et éloigner d'elle le spectre de la solitude. Audrey comprend, même si, quand elle a le cafard, elle ne s'étourdit pas de la même manière.

Elle s'assoit sur le banc de bois de la petite cahute. Il est brûlant et couvert de messages tracés au feutre. Si l'on en croit les rédacteurs, entre autres déclarations péremptoires et plus ou moins de la même veine, Cindy est une grosse pute qui aime sucer des queues. Audrey soupire et allume une cigarette.

– Bande de connards !

Elle a lâché l'insulte en recrachant sa fumée. Il n'y a personne dans le secteur pour l'entendre, mais ça la soulage et c'est tout ce qu'elle peut faire pour Cindy. Elle pose sa valise à côté d'elle, et l'ouvre. Elle enlève ses petites chaussures à talons et masse ses pieds. Elle sort une paire de chaussettes de sport et des baskets du fouillis de vêtements qu'elle a jetés pêle-mêle dans son bagage, avant de filer. Si elle doit se taper une demi-heure de marche dans la fournaise, autant être chaussée correctement. Elle se méfie des approximations de distance de la femme qui l'a prise en stop. Le kilomètre qui la sépare de l'hôtel, elle n'a jamais dû le faire à pied. En voiture, un kilomètre, ou deux, voire trois, il n'y a pas vraiment de différence.

Sa chemise colle à la peau de son dos. Elle se sent poisseuse. Elle ne sait pas si elle a plus envie d'une pression ou d'une douche. Pour les deux il faudra attendre. La route secondaire sinue entre les talus et les voitures sont rares. Elle est brusquement saisie d'un doute. Si l'hôtel est fermé... Elle en a vu plus d'un, les vitres badigeonnées de blanc d'Espagne et les volets de guingois, dans les villages qu'elle a traversés dans la journée. Adieu douche, pression. Bonjour la nuit à la belle étoile sous les averses.

Audrey sait qu'elle aurait été accueillie par sa sœur. Bien accueillie. Marielle ne lui aurait pas posé de questions. Audrey aurait pu se reposer. Elle en a besoin. Pourtant elle a hésité. Peut-être parce que Marielle est la preuve vivante qu'elle aurait pu faire d'autres choix. Elles ont grandi dans la même famille, poursuivi les mêmes études. Pour ce qui est d'Audrey, poursuivre est même exactement le mot qui convient. À quel moment leurs trajectoires ont-elles bifurqué ?

Audrey a renoncé à prendre le train au dernier moment. Elle était dans la file d'attente au guichet. Il restait deux clients devant elle. Ça l'a prise d'un coup. Elle a empoigné sa valise et s'est retrouvée sur le trottoir. En quelques heures de train elle serait allée chez Marielle. Il lui avait semblé brusquement que c'était trop direct, trop rapide. Elle avait besoin de temps. Besoin de se perdre un peu. Le couinement agaçant des roulettes en plastique de sa valise sur le bitume couvre le chant des oiseaux. Au point qu'elle n'est pas sûre qu'il y ait des oiseaux dans ce coin de désert vert et déprimant. Elle se souvient d'un documentaire qu'elle a regardé et qui faisait le point sur l'effondrement de la biodiversité. Il était question de pesticides, de massacres d'insectes et d'oiseaux en voie de disparition. Elle s'arrête un instant, mais à part le frisson d'un feuillage de platane ébouriffé par le vent, rien ne vient troubler le silence de la plaine qui cuit au soleil. Elle se souvient aussi que Guillaume lui avait dit que ce n'était pas en regardant ce genre de trucs qu'elle allait reprendre goût à la vie. Le genre de phrases assassines, de petites humiliations auxquelles

elle avait fini par s'habituer. Au-dessus de la haie, après un coude de la route, elle aperçoit une ligne droite interminable. Elle compte ses pas entre deux platanes. Une vingtaine de mètres à peu près. Comme prévu, la conductrice s'est plantée. Audrey a largement parcouru plus d'un kilomètre. Une pancarte démodée apparaît entre deux arbres annonçant L'Auberge du Bois Joli à mille cinq cents mètres. Elle soupire, plus que soixante-quinze platanes. Audrey était bonne en calcul mental.

Le parking devant l'hôtel est quasiment vide. Elle jette un œil à travers les grandes baies vitrées. Un client solitaire est assis sur un tabouret devant le bar. De lourdes masses de nuages sombres ont de nouveau cadencé le ciel sans pour autant faire baisser le thermomètre. La pièce est dans la pénombre d'une fraîcheur relative. Au fond de la salle, un écran géant diffuse un match de basket américain. Elle pousse la porte. Devant son percolateur, le patron est plongé dans la contemplation de l'écran de son téléphone. Audrey s'approche du comptoir. Le patron lève la tête.

– Vous désirez ?

– Je vais prendre une chambre.

– Ça tombe bien parce que vous m'auriez demandé un shampoing et une coupe au carré, je fais pas !

Audrey réunit ses dernières forces pour sourire. Le type pose un formulaire devant elle.

– Si vous pouvez me remplir ça...

– Est-ce que je peux avoir une pression ?

– Blonde, brune ?

– Une blonde, pas trop forte, si vous avez ça. J'ai soif.

– J'ai. La chambre c'est cinquante-neuf euros. Il faut régler tout de suite.

Audrey sort un billet de cinquante, aussitôt avalé par la caisse. Elle se rend compte qu'elle a été imprudente. Dans la confusion du départ, elle n'a pas fait le plein de liquidités.

Le couloir qui mène aux chambres est moqueté du sol au plafond. C'est le contraste avec la légèreté de l'air qu'elle a respiré tout l'après-midi, malgré la chaleur. Ça empeste la poussière. Une odeur de vieille crasse la prend à la gorge. La chambre a l'air propre malgré tout. Le papier peint a perdu ses couleurs et le mobilier donne l'impression d'avoir été déniché dans un vide-grenier. Elle verrouille la porte, jette sa valise sur le lit, se débarasse de ses habits et fonce sous la douche. Elle traîne un moment sous l'eau froide, sèche ses cheveux, met de l'ordre dans sa valise. Une petite heure en tout. À son arrivée, elle a décliné l'offre du patron pour le repas du soir. Mais maintenant elle sait qu'elle ne tiendra pas. Elle n'a rien avalé depuis le déjeuner de la veille. Elle enfle un jean propre et un tee-shirt noir.

Le client n'a pas bougé. Il regarde l'écran d'un œil distrait. Un reportage sur l'équipe du PSG qui prend ses marques aux États-Unis a remplacé le basket américain. Le changement de taille et de couleur de ballon n'a pas l'air d'avoir éveillé son intérêt. À vue de nez, il a une petite trentaine d'années de plus qu'elle. Ses cheveux frisés grisonnent aux tempes. Son visage aux traits réguliers est comme creusé par l'ennui, ce qui d'une certaine manière accentue son charme ténébreux de Méditerranéen. Il porte une chemisette à carreaux impeccablement repassée. Ses mocassins en cuir brillent comme des soleils.

Audrey a lancé sa prudence aux orties. Elle commande le menu à vingt-cinq euros et une autre bière. Un peu comme une capitaine de bateau pirate qui brûle ses embarcations de sauvetage avant l'abordage, elle a décidé de miser sur une opportunité qui ne manquera pas de se présenter dans les prochains jours. Elle n'a pas envie de se servir de sa carte bancaire. Pas envie de laisser des traces de son itinéraire à Guillaume, qui n'aura qu'à suivre son parcours sur les relevés de leur compte commun.

Une voiture entre sur le parking et freine brutalement, faisant voler le gravier. Les portières claquent et deux types entrent dans le bar. Audrey pose son verre sur le rond de carton à l'emblème de la marque de sa bière et pivote sur son tabouret. Ils sont coulés dans le même moule. Costume ajusté, chemise claire, chaussures pointues, chevelure et barbe soignées. Une dégaine qu'elle a fini par détester. Guillaume sourit. Ce sourire éclatant. Audrey sait à quel point il ne signifie rien.

– Je regrette.

Elle sourit aussi, une sorte d'effet miroir. Puis son rire sonore et amer résonne bizarrement dans la salle vide.

– Tu regrettes quoi ?

– Tout, je regrette tout. C'est fini, je vais changer, demande-lui...

Le blondinet sort les mains de ses poches et monte au front à côté de son pote.

– C'est vrai ce qu'il dit Guillaume. Il regrette à fond.

Audrey se remet à rire, en même temps que les larmes noient son visage.

– Quel beau numéro de duettistes ! Après tout, c'est peut-être vrai que tu regrettes. Mais c'est trop tard ! Vraiment trop tard. Tu m'as frappée, ça, tu t'en souviens ?

– Je dirais bousculée, un peu brutalement peut-être, mais tu sais bien, quand je suis en rogne...

Guillaume se tourne vers le client au bar, très occupé à poursuivre la tranche de citron qui flotte dans son verre d'eau pétillante avec une petite cuillère à long manche.

– On ne va pas raconter notre vie en public. Viens au moins sur le parking. J'ai... j'ai beaucoup de choses à te dire... C'est le vingtième hôtel au moins que nous visitons. Je sais, il y avait une chance sur mille que je te retrouve... Tu vois, c'est un signe... C'est aussi la preuve que je tiens à toi, non ?

Audrey le regarde un moment, le visage paralysé par le désespoir. Elle n'a plus l'énergie de se mettre en colère, de l'envoyer se faire foutre, lui et son orgueil, sa jalousie pathologique, sa surveillance étouffante, ses rages incompréhensibles et destructrices. Ces derniers mois de cohabitation l'ont détruite. Guillaume s'approche d'elle, toujours souriant. Elle le voit dans son regard, il pense qu'il a gagné, même s'il fait des efforts pour ne pas avoir l'air triomphant. Il la prend par le bras. C'est comme un électrochoc. Audrey hurle. Le patron, alerté par le cri, sort de sa cuisine un torchon à la main. Guillaume a lâché sa prise, avec un geste d'apaisement, comme un cow-boy donne de la longueur à la corde retenant l'encolure d'un cheval qui s'est brusquement cabré.

– Viens dehors, qu'on discute tranquillement. Laisse-moi m'expliquer, après tu feras ce que tu voudras...

Le patron lance son torchon sur son épaule.

– Il a raison. Si vous devez vous engueuler, je préfère que ça soit pas dans mon établissement.

Tout d'un coup, Audrey se sent terriblement seule. Le buveur d'eau minérale n'a pas bronché. Le patron s'est planté devant la porte de sa cuisine, les mains sur les hanches. Guillaume et son ami ne bougent pas pour ne pas la brusquer. Elle connaît par cœur ce masque sur le visage de Guillaume, sa fausse bienveillance et le bouillonnement de colère qu'elle est censée camoufler. C'est maintenant, elle le sait. Il faut en finir. Gagner sa liberté. Elle se met debout, le corps endolori par la marche et engourdi par la bière. Guillaume et son ami, sans se consulter, se mettent en mouvement doucement vers la porte, sans la quitter des yeux.

Mehdi

10 juin 2025

La chambre de l'hôtel surplombe le périphérique. Mehdi est réveillé depuis un moment. Debout devant la fenêtre, il est parfaitement immobile, entièrement absorbé par une question qui le taraude brusquement. Il se demande combien de temps de sa vie il a passé sur cet anneau. Chaque fois qu'il s'approche d'un semblant de résultat, en dizaines de milliers d'heures, en milliers de jours, les chiffres lui donnent le tournis. Il connaît

chaque kilomètre, chaque tunnel, chaque courbe. Il pourrait réciter par cœur, et dans l'ordre, la liste des sorties pour les portes de Paris et les villes de banlieue. Le hasard, le destin, plus sûrement les convulsions de l'histoire l'ont déraciné de sa montagne algérienne, pour faire de lui un prisonnier de ce cercle de bitume, comme l'âne qui tournait au milieu du village pour actionner la noria alimentant la fontaine. L'âne avait des œillères pour éviter de devenir fou. Mehdi n'en portait pas.

Il prend une gorgée de café. La ville jusqu'à l'horizon. De l'autre côté du périphérique, il devine Nanterre. En soixante ans, il n'a pas bougé beaucoup. Il est resté fidèle à ce coin de banlieue où il a grandi. Quand il est arrivé en métropole, son univers c'était son père, sa mère et le petit périmètre que leur proximité dessinait. Ici ou ailleurs. Et puis le bidonville, finalement, c'était un petit morceau d'Algérie. C'est seulement à l'école que les choses se sont révélées à lui et qu'il a commencé à comprendre qu'il était un Français de contrebande, pour de bon. Qu'il allait lui falloir du temps et de la patience pour conquérir sa place. Il a souvent essayé de s'imaginer ce que son père a ressenti quand il est arrivé à Nanterre, sa valise à la main. Il avait pris le bateau en connaissance de cause, était monté dans le train depuis Marseille et débarqué ici, alors qu'il était adulte. Alors qu'il mesurait toutes les difficultés auxquelles il allait avoir à faire face. La triste réalité a probablement dépassé ses prévisions les plus pessimistes. Plusieurs fois, quand il s'est trouvé seul avec lui, des tas de questions lui ont brûlé les lèvres, mais ça n'a jamais été le bon moment pour les lui poser.

Mehdi en est sûr, il y avait en plus cette culpabilité de quitter sa famille, son village, sa terre. Même leur arrivée avec sa mère un peu plus tard ne l'a pas fait disparaître. Elle s'est transformée en une sorte de mélancolie permanente. Une mélancolie qui se muait en profonde tristesse quand les actualités racontaient les terribles épreuves infligées au peuple algérien. La guerre d'indépendance et ses atrocités, puis le virage autoritaire du FLN, la corruption du pouvoir et la misère pour le plus grand nombre et enfin le fanatisme religieux et le terrorisme. Avec le recul, Mehdi, ne sait pas si son père a été heureux toutes ces années. Il ne se plaignait pas. Même quand il revenait exténué du boulot, même quand après plus de trente ans de présence, il entendait toutes ces conneries sur les allocs, le travail volé aux Français et compagnie. Il souriait parfois, riait rarement. Il n'y a pas de doute. Il ne s'est jamais senti véritablement chez lui, puisqu'il a voulu que son corps soit enterré en Algérie. Pas une exigence, une dernière volonté qu'il a exprimée à sa femme Odette, quelques semaines avant que la maladie ne l'emporte. De toute sa vie, son père n'a rien exigé de personne.

Et quand il laisse vagabonder son esprit, Mehdi se demande ce qu'il aurait dit à un fils ou à une fille s'il avait pu avoir des enfants avec Wahida. Ce qu'il aurait raconté de son enfance. Aujourd'hui, le mot bidonville sonne comme une condamnation et d'un certain point de vue c'en est une. Il faut vivre avec le froid, la chaleur étouffante, l'inconfort et l'humidité, le manque d'intimité, parfois la faim. Il y a surtout l'incertitude, l'avenir aussi fragile que les cloisons de cartons ou de contreplaqué

des baraques. À la bibliothèque de l'école, Mehdi avait lu l'histoire des trois petits cochons qui construisaient leurs maisons et il s'était dit qu'heureusement, il n'y avait pas de loup capable de souffler aussi fort dans le bidonville de la Folie. À coup sûr, il ne leur aurait pas dit comment trop de peurs enfantines, d'envies refoulées, de petites vexations, de privations, avaient nourri cette colère, cette violence qui s'étaient à tout jamais nichées au creux de son ventre et qui jaillissaient sans qu'il puisse les contrôler. Il leur aurait parlé de la présence attentionnée de ses parents, de ses quelques amis fidèles, des jeux dans les ruelles, des rares excursions à Paris ou en forêt, comme des parenthèses enchantées. Une moitié de la vérité.

Mehdi s'apprête à quitter Nanterre pour ne probablement jamais y revenir. Ce n'est pas vraiment une douleur. On dit qu'on tourne la page, mais Mehdi ne sait pas très bien ce qu'il va écrire sur la suivante, désespérément blanche. Sans son taxi qui emplissait ses journées, les quelques copains du quartier avec qui il buvait des cafés au bar de la place du marché, ces rues qui le connaissaient autant qu'il les connaissait, ces magasins où il avait ses habitudes. Peut-être parce qu'il est sur un balcon, il a très nettement l'impression qu'il va sauter dans le vide. Il n'a pas d'inquiétude pour son avenir financier. Il a vendu sa licence de taxi cent quatre-vingt mille euros et son deux-pièces pour à peu près le même prix. Il a donné tous ses meubles, sa vaisselle, la plupart de ses habits. Il a même bazaré toutes ses coupes de rallye et l'urne funéraire d'Odette, après avoir dispersé ses cendres en face de la Grande cascade du bois de Boulogne où elle adorait se promener. Si tout va bien, dans une petite

semaine, il sera installé dans son nouveau chez-lui et il n'aura plus qu'à se la couler douce. C'est ça qui l'effraie un peu. Il finit son café et s'ébroue. Il va chercher ses affaires de toilette dans la salle de bains et les range dans sa valise qu'il boucle soigneusement. Il l'empoigne et après un dernier coup d'œil sur la chambre, il ramasse son blouson et sort en fermant la porte derrière lui.

La Safrane est parquée au sous-sol. Mehdi actionne le déverrouillage automatique. Sans son enseigne de taxi posée sur le toit, la voiture est brutalement ordinaire, vieillotte même. Mehdi a du mal à s'y faire. Il escalade au ralenti la pente en spirale et émerge du parking. Le soleil le cueille en pleine face. Il attrape ses lunettes de soleil et s'engage sur le boulevard. Il a rendez-vous à midi trente. Carl est très à cheval sur la ponctualité et ça n'a rien à voir avec ses origines allemandes. Peut-être son passé de légionnaire. Mehdi penche pour une autre explication plus prosaïque. Carl n'a pas envie que ses clients, qui ont souvent de bonnes raisons de rechercher la discrétion et l'anonymat, se croisent dans son garage de Cergy-Pontoise. Mehdi a fait sa connaissance quand il a débuté en rallye. C'est un collègue chauffeur de taxi qui les a présentés. Le courant est bien passé. Pendant plusieurs années Carl a aidé Mehdi à préparer ses voitures pour les courses. Mehdi a beaucoup appris auprès de lui. Un mélange de calme, de méthode, de déduction logique qui laissait parfois la place à une forme d'intuition héritée de longues années de pratique. La mécanique, l'entretien de modèles soumis à de fortes contraintes est une science compliquée qui demande beaucoup de passion, surtout quand elle est pratiquée avec une petite équipe et des budgets réduits.

Personne, pas même Mehdi, ne sait pourquoi Carl a quitté l'Allemagne, pourquoi il s'est engagé dans la Légion étrangère. Même ses nombreux tatouages, très allégoriques, ne disent rien de son parcours. Il disparaît parfois pendant plusieurs jours d'affilée dans son appartement au-dessus de l'atelier, terrassé par des cuites homériques. On le voit réapparaître un beau matin, levant le rideau de fer du hangar et reprendre le travail comme si de rien n'était. Il prépare encore quelques voitures pour des compétitions de voitures anciennes et il a quelques clients du quartier, pour la façade. Depuis quelques années, son cœur de métier, c'est de gonfler les moulins de modèles plus récents. Transformer des berlines presque anodines en petites bombes. Carl est un des rois du marché des *go-fast*. Ces bolides survitaminés capables de laisser sur place les véhicules de police les plus rapides, sont souvent de marque allemande, ce qui fait l'affaire de Carl. Il connaît comme sa poche les logiciels qui commandent les moteurs et il sait comment leur parler.

Mehdi se gare sur le parking du garage. C'est l'heure officielle de la fermeture de mi-journée. Il contourne le bâtiment et grimpe l'escalier métallique qui conduit au logement. Il est accueilli sur le palier par une forte odeur de viande grillée. Il frappe. Carl vient lui ouvrir et retourne vers sa gazinière sans même lui dire bonjour. Avec une grande fourchette, il retourne une énorme entrecôte dans la poêle.

– Ta voiture est prête.

– Bien.

– C'est une Audi A5 sportback. J'ai reprogrammé l'unité de contrôle électronique et j'ai aussi bricolé

l'admission d'air et changé l'échappement. Je te conseille d'être prudent si tu as besoin d'appuyer sur la pédale, la réaction de la voiture pourrait surprendre... même toi !

Mehdi a laissé Carl en tête-à-tête avec ses cinq cents grammes de viande rouge et sa montagne de frites. Il démarre l'Audi et quitte le parking sans un regard pour sa Safrane qui va partir pour le compacteur l'après-midi même. C'est une partie du marché avec Carl. À cette heure de début d'après-midi, la circulation est encore assez fluide. En un quart d'heure, Mehdi a rejoint une rocade à quatre voies. Il s'autorise deux accélérations pour tester sa voiture sur quelques centaines de mètres. Carl a raison, la réaction du moteur est foudroyante. Malgré la qualité des pneumatiques et le châssis assez bas sur la route, l'architecture de la voiture reste celle d'une voiture de série. Il faut être vigilant pour la garder en ligne quand les six cylindres en V trafiqués donnent toute leur puissance. Il sent qu'il est à la limite de la rupture d'adhérence. Mehdi ne déteste pas ce type de challenge. Il l'apprécie même. La conduite va nécessiter une concentration de tous les instants, avant et après le casse, ce qui lui permettra de ne pas penser à l'énorme connerie qu'il s'apprête à faire.

Il revient tranquillement vers Conflans-Sainte-Honorine en suivant l'Oise. Il se gare sur le quai et s'installe à une terrasse. Il commande une eau gazeuse. Il a très envie d'un café, mais ce n'est pas utile d'ajouter au stress la tension de la caféine. Sur sa droite les feux de la grande écluse viennent de basculer. Un pousseur et ses deux barges chargées s'extirpent lentement des portes.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

CORINNE BERNARD
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

YVAN CARDONA
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
RELATIONS PRESSE ET CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2026